

EUGÈNE FRÉMINET

(Promotion 1912-1913)

NOTICE PAR M. MARCEL HÉRAUD

Entre tous ceux dont le destin nous fait parfois les compagnons momentanés, il en est dont le souvenir est plus intime que précis. C'est en vain qu'un travail commun, une sympathie réciproque, un échange quotidien d'actes et de pensées, nous avaient rapprochés pour un temps; leur discrétion, leur réserve, cette pudeur de sentiments, qui les rendaient si attrayants, ne laissent que peu de prise à la mémoire. Sitôt qu'ils ont disparu, leurs traits deviennent incertains, leur vie concrète se dérobe. Nous nous apercevons, non sans surprise, que nous n'avons su que les aimer sans avoir pensé à les connaître.

Ce n'est point au hasard que je me rappelle, aujourd'hui, l'admiration qu'Eugène Fréminet professait pour les tableaux de Carrière. Peut-être avait-il pressenti que ce maître eût été seul capable de nous restituer son portrait.

En un moment où se présentent à mon esprit les images légères qui marquent, pour chacun de nous, l'année du secrétariat, c'est bien un tableau de Carrière que son nom fait naître devant moi. Parmi le brouillard transparent où son visage est baigné, le voici comme peint sur de l'eau, moins de couleurs que de nuances, des contours plutôt que des lignes, une forme qui n'est qu'une ombre, une chair qui n'est qu'un reflet... Mais à mesure que je regarde je vois sortir de cette brume deux clartés vivantes : la

tendresse des yeux qui m'appellent, et plus bas, sur la poitrine, une tache de sang...

Ainsi repose, dans mon cœur, le souvenir d'Eugène Fréminet. J'ai pu savoir incidemment qu'il était Parisien, protestant, licencié en lettres, fils d'un de nos confrères; mais ces détails n'ajoutent rien à l'image que je porte en moi. La communion des idées dédaigne les incidents de l'existence. Dans l'intimité du Secrétariat, ce sont les êtres qui se rapprochent, ce ne sont pas les vies qui se confondent.

Quand, un mardi de juillet, vers 4 heures de l'après-midi, la liste des secrétaires paraît à la porte de la bibliothèque, les nouveaux élus se cherchent et s'assemblent; aussitôt la promotion devient un clan.

Malgré la diversité des natures et l'absence de hiérarchie, les douze sont prêts à faire front vis-à-vis des étrangers. Mais à l'intérieur du groupe, le goût de la critique reste en éveil.

Si chacun des secrétaires attribue volontiers son propre succès à la vertu de ses mérites, ses camarades sont plus prudents et demandent à contrôler. Sans que jamais l'esprit de corps leur permette d'énoncer en public les résultats de leur examen, quand ces résultats sont défavorables, ils s'admirent par principe et se jugent par vocation.

Sans doute, Eugène Fréminet apparaît d'abord à ses camarades comme une personnalité encore imparfaite. Parce qu'il tarde à contredire et qu'il approuve dès qu'il le peut, ils lui prêteraient volontiers une certaine timidité. Mais si, tout d'un coup, son devoir l'engage à réagir contre quelque ironie trop facile, sa véhémence va les surprendre et sa conscience leur en imposer.

Sans doute, lorsque nous discutons, il se contient d'abord pour mieux écouter. On voit qu'il est heureux d'appartenir à une promotion... si manifestement supérieure à tout ce qui fut avant elle et qu'aucune autre ne surpassera jamais. Il doute qu'un des siens puisse se tromper. Il veut

comprendre avant de combattre. Mais qu'un esprit paradoxal s'avise de contester le talent d'un orateur qu'il admire, qu'un bavard dédaigne l'art gothique ou critique la tétralogie, voyez-le qui s'échauffe et s'agite : ses joues rosissent, son regard s'anime, nul ne saurait le retenir; il se lance tout bouillant dans la querelle, et remporte un succès d'autant plus facile que l'adversaire déconcerté lui rend les armes par crainte de le blesser.

L'exercice de notre profession se fût accommodé de tant de flamme; mais son scrupule lui avait longtemps interdit de plaider. Il jugeait merveilleux qu'un jeune avocat, sans expérience, presque sans savoir, acceptât, dès le premier jour, la responsabilité d'agir en maître, et fit son apprentissage en s'exerçant sur l'honneur humain.

Aussi, laissant passer les heures, il admirait tant son métier qu'il n'osait le pratiquer.

Mais c'était l'époque où le Bâtonnier Labori présidait aux destinées de l'Ordre, et gouvernait les travaux de la Conférence. Puissant, passionné, débordant d'ardeur et d'affection, toujours extrême dans ses opinions, souvent contredit par les secrétaires, il estimait chez les autres un acharnement qui faisait sa force, et ne leur demandait dans la controverse que la déférence de la forme et la loyauté de la pensée.

Parfois, au cours de ces discussions familières, où se débattaient les mérites des candidats, le Bâtonnier l'emportait en lui sur l'avocat. Harcelé par des objections qui lui paraissaient concertées sitôt qu'elles étaient unanimes, il s'emportait contre les opposants et leur imposait son autorité. Mais devant la soumission soudaine de douze entêtés, muets et réprobateurs, M^e Labori s'indignait brusquement d'un succès trop facile. Il entendait aussi convaincre ceux que, d'abord, il avait régentés. Il les apostrophait, tour à tour, pour les tirer de leur silence, et il leur offrait l'occasion de le battre, pour avoir le plaisir de les voir lutter.

Avec un tel chef, tout était facile, sauf l'indécision.

Eugène Fréminet fut commis d'office pour se présenter devant le tribunal correctionnel. Il lui fut enjoint de ne pas se faire suppléer.

Certes, son angoisse dut l'emporter sur celle de son client. Celui-ci, petit escroc minable, n'avait même pas l'excuse d'une friponnerie d'envergure. Au reste, que plaider? Il avouait.

De tels désavantages ne pouvaient que stimuler un débutant. Jamais dossier ne fut plus méticuleusement préparé. Douze fronts se penchèrent à l'envi, jusque sur les pièces de procédure, pour en extraire douze systèmes qu'un amalgame savant s'efforcerait d'unifier. Et quand vint enfin l'audience, douze avocats allaient parler par la voix d'Eugène Fréminet.

Il se lève sans assurance. De longues notes placées sur la barre menacent la quiétude du tribunal. Il saisit un premier feuillet. Il débute : « Messieurs, si surprenant que cela paraisse, c'est l'acquiescement de ce malheureux que je vais vous demander... » Déjà les assesseurs s'indignent. Le ministère public manifeste son désespoir. Mais le président a du métier. Quatre heures sonnent : un bridge l'attend. Il suggère d'un ton bonhomme : « Maître? Le sursis?... — Oui, Monsieur le Président », murmure Fréminet subjugué... Sa première plaidoirie est terminée...

O belle jeunesse!... bonheurs du stage, débats académiques, déjeuners chez Lapérouse, propos, discours, paroles ailées, projets d'avenir. Toute la vie est là qui nous attend... Toute la vie!... Vingt-quatre mois!

Fervent de culture germanique, assidu de Bayreuth et de l'Allemagne, Eugène Fréminet vit venir la guerre avec étonnement. Ce cœur confiant doutait de la malice des hommes. Il en eut horreur dès qu'il lui fallut la constater.

Il m'apparaît encore une fois, au cours de ce procès funeste qui marque les derniers jours de l'ancien temps. Comme nous tous, c'est dans l'atmosphère empoisonnée de la Cour d'assises qu'il apprend ou commente les nou-

velles. Sa patience, sa mesure ont disparu. Il est fébrile. Il prend parti. Il applaudit les répliques qui se heurtent par-dessus la tête de l'accusé; il invective contre un voisin dont les remarques lui déplaisent. Déjà la tourmente l'a pris et l'emporte. Elle ne nous le rendra plus.

Sa fin comme son existence devait s'entourer d'un peu de mystère. Parti dès les premiers jours, il ne nous écrivit jamais. Était-il mort? Était-il disparu? Nous l'ignorions. Il fallut pour nous renseigner que son nom s'inscrivit, comme autrefois, à la porte de la bibliothèque, sur la liste plus glorieuse, mais, hélas! plus longue que la nôtre, des avocats tombés au champ d'honneur.

De sa nature profonde, il ne nous reste qu'une impression. Ses aspirations, ses désirs, certaines souffrances d'un cœur trop généreux pour ne pas être sensible, nous les avons devinées sans tout à fait les connaître. Il offrait plus à l'amitié qu'il n'osait lui demander. C'est pourquoi, mort ou vivant, notre pensée doit lui demeurer fidèle.

Tandis que d'autres ne se survivent que par l'éclat de leur génie ou le tumulte de leur fortune, l'homme modeste a le privilège de laisser un souvenir dont rien n'altère la pureté. C'est lui-même, ce n'est pas son œuvre que notre mémoire évoque. Il reste pareil en nous à ce qu'il fut autrefois. Son visage peut s'effacer, sa personne peut disparaître, rien de lui ne nous échappe puisqu'il nous avait donné son âme.